

# Odes

S  
E  
G  
A  
L  
E  
N





## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Victor Segalen

# Odes



© Arbre d'Or, 2002

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

ODES

Ce sont des chants. Non point affichés sur des pierres ; — et la peinture même est trop lourde pour les illustrer. Ce sont des élans temporaires et périssables. Des gonflements impétueux qui d'abord, suffisant, ne s'expriment point. Le cœur est ému et bat. La parole n'ose interrompre... et soudain, les mots d'eux-mêmes surgissent. C'est la Poésie. Un esprit juste s'y tient parfois, honorant le rythme sans excès. — Mais, que le vertige gagne, que l'ivresse s'aggrave, que la palpitation étouffe les pudeurs, — et, ni battements, ni tablatures, ni mètres officiels, ne contiennent l'indicible qui exige alors d'être dit : l'Ode naît.

Mais, à peine. Elle est disparue, laissant un vide, une chute, une dérobee ; laissant dessous elle le cinglement d'un coup, — ce sillage épuisant. Il y a eu la montée et l'éclat, — le Mot. — Et puis soudain le silence, la torpeur, la nuit sans nouvel espoir, sans sommeil. Rien ne retient et ne fixe. Rien d'un accomplissement. L'Ode, qui fut, s'est enfuie ; n'est plus. Son retour : il ne faut pas le susciter trop vite.

Le discours qu'elle choisit est direct, offensif, parfois humilié jusqu'au prosternement. La seconde personne y affirme l'interrogatoire. C'est une altercation : on évoque : on interpelle de bas en haut, quelqu'un. Celui-là : un souffle, un esprit, une figure imaginaire, un moment, une présence aimée ou repoussée, — le ciel enfin. Mais toujours à travers un écran mystique, barrière percée à jour qui ne laisse filtrer que les élans les plus ardents : les flammes. Le symbole même de l'Ode est celui-là

## ODES

de la plus ancienne dynastie qui nous ait laissé des témoins : la seconde, les Chang-Yin, — et c'est l'Offrant, — figuré par une main d'où s'échappe cette goutte, cette larme, liqueur libatrice contenant l'émoi répandu, — une main d'où monte aussi cette lance, ce poinçon de feu, tout ce qui s'élève : flux ascendant, musiques grésillantes des viandes, odeurs et fumées attisées. La barrière que l'on voit est la limite des deux mondes de l'Oblateur et, celui qui reçoit. Elle est hérissée, menaçante, mais entrouverte. Elle permet cet appel et ce passage au Lieu supérieur. Là-haut, dans ce lieu, un être nu (l'Offrant) s'agenouille devant quelqu'un de plus haut que lui (souffle, esprit, moment, présence aimée ou repoussée). Ce quelqu'un est nu lui-même. Et tout s'accomplit.

Ce symbole est plus ancien que les plus vieux caractères. Ce n'est pas un caractère, mais une « forme ». C'est la « forme OBLATION ». Voici pourquoi l'Ode est ce qui ne peut être inscrit dans un cadre rectangulaire et qui ne se peut peindre en couleurs. Mais le cadre éclate et crève la couleur. L'Ode reste indépendante et allègre. Elle ne daigne s'incruster que dans les mémoires vives. — Quand la Bête Fauve de Ts'in eut décrété que tout recommençait à Lui, — quand on brûla, enterra les Lettrés et les Livres, — seules les Odes subsistèrent, remontant du profond des Mémoires. Ayant triomphé des monuments : ayant passé le feu.

Mais, privé du chanteur, le chant n'est que tablature. L'Ode sans l'Offrant n'est pas plus qu'une coque creuse cachant le néant du rite.

L'Offrant sera donc celui qui chante l'Ode. — Si, par miracle, l'Ode, à ce moment-là peut prendre flamme

## ODES

à Son geste. Conformément au symbole qu'il soit nu ;  
— dépouillé.

La barrière : c'est l'ivraie environnante. Les épines.  
Les rocailles. Pourtant : les passages sont libres.

Quant à l'espace supérieur, cela pourrait être ce qu'on désigne sous le nom d'un Seigneur Suprême, et dès lors, on ne peut nier que l'Ode soit dite « Religieuse ». Cela peut être plein d'amour ou de passion vers un être que l'on divinise parmi les bons, — faute d'oser le traiter de mauvais génie, de vampire. Ou ces imprécis compagnons, ces ancêtres : Solitude, Vent des âges. — Ou... (ceci est-il à être dit ?) — ou, ce Lieu Supérieur est rempli par quelque chose de différent de tout, — qui participe à tout, — que jamais on ne pourra connaître : quelque chose d'infiniment AUTRE. — Et sait-on parfois si la barrière entrouverte ne s'est pas soudain refermée ? Si l'offrande est agréée ? Si la Voix porte ? Si l'Ode monte et touche au but ? — Si le Lieu Supérieur n'est pas le mirage seulement, tête en bas, du lieu d'en bas ? — Car rien de ceci n'est réversible. — Il n'y a pas de répons.

Et rien de ceci ne peut être compris, sans doute, si l'Ode nue, elle-même, comme l'Offrant et l'appelé, se terminait dans le silence. Mais (et c'est là sa justification) l'Ode ressuscitée suppose un commentaire qui la suive, l'explique et la situe. Ainsi, refermée sur elle-même, un autre l'ouvrira, montrant sa charpente, ses raisons, ses enchaînements. — Comme l'ombre suit le corps en mouvement dans la lumière, — comme la roue crissante et jacassante poursuit le pas de l'animal qui traîne, le Commentaire, suivant obligé et bavard, accourt expliquer ce que le poème avait cru peu utile de

*ODES*

développer. Du Commentaire il faut revenir à l'Ode. Le Commentaire est l'esclave : l'Ode est maîtresse. L'un ne peut marcher devant l'autre. Il n'est pas digne à l'autre de courir les routes sans l'un.

I<sup>er</sup> juillet 1913

*ODES*

VENT DES ROYAUMES

Lève, voix antique, et profond Vent des Royaumes.  
Relent du passé ; odeur des moments défunts.  
Long écho sans mur et goût salé des embruns  
Des âges ; reflux assaillant comme les Huns.

Mais tu ne viens pas de leurs plaines maléfiques :  
Tu n'es point comme eux poudré de sable et de brique,  
Tu ne descends pas des plateaux géographiques  
Ni des ailleurs, — des autrefois : du fond du temps.

Non point chargé d'eau, tu n'as pas désaltéré  
Des gens au désert : tu vas sans but, ignoré  
Du pôle, ignorant le méridion doré  
Et ne passes point sur les palmes et les baumes.

Tu es riche et lourd et suave et frais, pourtant.  
Une fois encor, descends avec la sagesse  
Ancienne, et malgré mon dégoût et ma mollesse  
Viens ressusciter tout de ta grande caresse.

COMMENTAIRE — Le Poète entend sans doute ici par  
« Vent des Royaumes » (expression empruntée au Livre des  
Vers) cette inoubliable et torrentielle impression du Passé,  
envahissant parfois en triomphe le Présent, « l'abominable  
présent cadavérique », ainsi qu'il est dit ailleurs. Ce vent est

## *ODES*

bien le souffle du Passé. Ce vent n'est pas le « Jaune » qui dévale des Steppes Mongoles (d'où cette allusion historique des Huns). Il n'apporte point la poussière, ni la tempête. ni la pluie, — mais plénitude. Il se suffit de lui-même. Tout le goût du Passé se concrète un jour, une heure, un moment. Alors l'antiquité déborde et l'instant crève. La vie même, la très précieuse et très affairée vie, se suspend à son passage. On n'espère plus ; on ne désire plus ; on ne peut crier de joie: mais, de toutes les bouches de l'esprit on aspire et l'on gonfle de lui.

Cette ode au Passé ne peut donc être ancienne: il faut bien qu'elle date d'aujourd'hui.

*ODES*

ÉLÉGIE SUR LE ROYAUME TCHONG

Je suis celui-là que son Royaume  
A déconforté,... oh !...  
Je quitte l'ingrat et mon arôme  
M'en vais effeuiller, oh !...

Je vais présenter de mes deux paumes  
Levées, mon savoir, — oh !...  
A d'autres qui daignent par des baumes  
Le bien recevoir, — oh !...

Mais celui-là même qui me chasse  
S'en vient avec moi, — oh !...  
C'est lui que je trouverai en place  
De mon nouveau Roi — oh !...

Maître et serviteur dans la même âme  
J'emporte et j'unis, — oh !...  
L'ordre et la révolte en un dictame  
Commun d'ennemis.

COMMENTAIRE. — L'élegie est écrite sur le mode des « élégies de Tsou » où la lugubre et désolée rengaine: « oh ! oh !... » répète tous les deux vers sa monotonie, son gémissement d'exil, son sanglot. Très habilement, le poète l'a supprimée au dernier vers. Les deux dernières strophes sont obscures. L'on n'a pu identifier le mystérieux pays de Tchong.

PRIÈRE AU CIEL  
SUR L'ESPLANADE NUE

*ODES*

I

DOUTE

Chang-Ti ! si pourtant cela était que tu fusses,  
Haut Ciel Souverain, Seigneur Ciel au temple clair, —  
Qu'on dit étreignant le bol renversé de l'air  
De ta majesté d'azur de jade et de fer !

Véritablement, si tu tiens ce qu'on proclame :  
Étant, voyant tout et partout, et jusque sur  
Le toit du Grand Vide, encerclant comme d'un mur  
L'Éther spiralé profondément dur et pur.

Quel dépouillement ! Quel prosternement du haut  
De l'orbe où mon front règne au séjour de tes sages,  
Sur la triple dalle arrondie à ton image ;  
Quelle humilité rabaisserait mon visage ;

Quelle nudité me relèverait vers toi.  
Quelle exoraison gronderait, pleine de foudre,  
Du bas de ces lieux où, tournant parmi la poudre  
Je suis le pivot de la meule qui va moudre.

*ODES*

II

RÉSOLUTION

Il le faut ainsi ô Sans-être, que tu sois.  
Ne détrompe pas. Ne te résous pas en boue.  
Ne disparais point. Ne transparais point. Ne joue  
Ni confonds jamais le seul à toi qui se voue.

Sans doute et sans fin, évoquant ta certitude,  
Feignant de savoir, je frappe trois fois sur trois.  
Je ris de respect. Criant ma fièvre aux abois  
Je sonne bien fort l'espoir et les désarrois.

Sans peur, nu de cœur, noyé de lumière et d'eau  
Je lève à deux mains mon appel et mes caresses :  
Manifestement il faut que tu m'apparaises :  
Ton Ciel n'est pas vain, ni tes clartés menteresses.

Vois : je t'attendris : je me tiens seul à la ronde,  
Portant mon élan, t'appelant du bout du monde,  
Jetant tout mon poids dans l'inversé que je sonde  
Comme le plongeur d'un pôle vertigineux.

*ODES*

III

CONTEMPLATION

Tu es, tout d'un coup : voici tout ce que tu es :  
Ton essence vraie et ta multiple hypostase :  
Tes noms ; tes tributs ; l'orbe que ton orbe écrase :  
Contemplation qui se résout en extase :

Tu es lourd de science et plus léger que fumée.  
Pénétrant et fin comme esprit et les échos.  
Tu es riche d'ans : ô Premier né du Chaos.  
Tu sais discerner l'imbécile et le héros.

Glacial. Confortant. Diviné. Divinateur.  
Un. Exorbitant. Contemplé. Contemplateur.  
En qui tout s'anime. En qui tout revient et meurt.  
Entendu. Nombreux. Parfum, musique et couleur.

Double. Dôme et Dieu. Temple formé de ta voûte.  
Triple, Centuplé du lieu des Dix-mille routes.  
Père soucieux de tous les êtres qu'envoûte  
Ton globe parfait profondément dur et beau.

*ODES*

IV

ATTISEMENT

Si beau, si parfait à l'opposé de l'humain  
Que je suis encor, — que nulle de mes paroles  
N'atteindra jamais la neuvième des Coupes  
Ni l'espace bas où les lourds génies s'envolent.

Plus haut. Piétons l'esplanade ordonnancée !  
Portons haut le Nombre et les justes tourbillons.  
Étreignons le cercle : happons l'azur : assaillons  
Plus haut ? sans espoir : il n'y a pas de rayons !

Pour aide voici : les neufs brasiers nous affleurent :  
Voici les trois monts et le renouveau des heures :  
Recommencement : forte vie intérieure...  
Comme eux flamboyons ! dévorons les chairs et sangs !

Il faut s'attiser ; grésiller ; brûler au rouge ;  
Pénétrer son cœur du pic de profondes gouges :  
Les feux verticaux à travers quoi le Ciel bouge  
Portent au niveau de l'horizon plein des vents.

*ODES*

V

EXTASE

Suis-je ici vraiment ? Suis-je parvenu si haut ?  
Paix grande et naïve et splendeur avant-dernière,  
Touchant au chaos où le Ciel qui plus n'espère  
Se referme et bat comme une ronde paupière.

Comme le noyé affleurant l'autre surface  
Mon front nouveau-né vogue sur les horizons.  
Je pénètre et vois. Je participe aux raisons.  
Je tiens l'empyrée, et j'ai le Ciel pour maisons.

Je jouis à plein bord. De tous mes esprits. J'irrite  
Mes sens élargis au-delà des sens, plus vite  
Que l'esprit, que l'air. Je me répands sans limites,  
J'étends les deux bras : je touche aux deux bouts du  
Temps.

*ODES*

VI  
MÉDIATION

Voici la rançon et la Médiation rude ;  
Tombe le torrent des pleurs et des gratitudes ;  
Le Ciel renversé pleut sur moi sa plénitude  
Toute l'abondance a cataracté sur moi.

Vertige alourdi de chairs et de sangs terrestres.  
Inanité de voler si haut sans appât :  
Vautour pris au bleu ; agonisant sans trépas ;  
Couper les liens ? un géant n'oserait pas.

— Et puis tout s'écoule, et puis tout est clos et morne.  
Le jaune reprend. Je suis à genoux. A plat  
Ventre, les yeux lourds, les yeux vides sans éclats,  
L'esprit épuisé, le cœur essoufflé d'un glas.

— Véritablement il a été que tu fusses,  
Chang-Ti Souverain, Seigneur Ciel au Temple clair,  
Qu'on dit étreignant le bol renversé de l'air  
De ta majesté d'azur de jade et de fer.

## ODES

COMMENTAIRE. — On hésite avant de le livrer. Il semblerait que le dernier chant parmi les Odes doive s'éteindre dans le silence. Mais le silence ici est lâcheté. Il faut avoir ce courage de suivre le Poète jusqu'au bout. Voici l'extrême. Il s'est confié tout d'abord au Passé. Mais à un passé quadrimillénaire, et dont il avait sous les doigts les témoins vivants dans le bronze, les empreintes, les creux tout pleins d'antiquité. Et puis il a dit cet amour pour UNE, qui n'existait pas encore, mais qui, durant un moment, est venue, formée par le Vide, remplir jusqu'aux bords, jusqu'aux lèvres de l'encoche cette empreinte et cet appel. On ne peut dire si elle est là encore, ou bien ailleurs. Enfin, le Ciel. Ou ce que le Poète dit nommer le Ciel. Il lui donne ce beau nom classique. Le caractère « Ciel » est l'un des plus purs et des plus beaux : un homme, jambes déliées et souples, les bras tendus horizontaux sous l'implacable trait plus haut que lui qui le limite ou l'écrase. C'est ce trait, ce dôme, cet arrêt, cette voûte, ce toit du monde, ce toit du front que le Poète a prétendu percer.

Il se suppose, et lui, seul, — seul à la ronde, au centre de la Terrasse de marbre triplement étagée. — Ce lieu unique établi une fois pour toutes dans l'empire, dans le faubourg sud de la capitale unique ; — ce moment de l'espace où seul, le Fils du Ciel interroge, supplie, invoque ou reçoit la médiation. Le poète ici, par droit d'usurpation poétique, tient la place de l'Empereur. — Mais d'abord il hésite ; et c'est le Doute, — Impie dans la bouche du Fils du Ciel, ceci est permis au poète, qui traite avec le Ciel, et, le Ciel refusant, prend en lui de faire poétiquement son Ciel. — C'est la Résolution.

Dans le troisième chant, le Poète contemple librement et naïvement les qualités de l'être qu'il vient d'appeler. Il sent tout d'un coup inférieur à ce qui sort de lui ; et c'est

## *ODES*

l'Attisement... (toutes figures et décors empruntés aux rites impériaux, mais transfigurés).

Puis, il accomplit en lui-même, ce que l'Empereur même est dit accomplissant par habitude et pouvoirs. Le moment est réduit au plus court des chants : trois quatrains alors, lui permettant d'exprimer cette Extase.

Quant au sixième chant, sixième instant, — nul besoin d'en dire le sens : c'est la chute. C'est une chute, une large retombée dans la boue jaune : la cessation, l'amertume après le doux. Ceci s'explique de soi-même. Ceci est purement humain.

*14 juin 1913.*

*ODES*

TABLE DES POÈMES

VENT DES ROYAUMES	8
ÉLÉGIE SUR LE ROYAUME TCHONG	10
PRIÈRE AU CIEL SUR L'ESPLANADE NUE	
I DOUTE	12
II RÉOLUTION	13
III CONTEMPLATION	14
IV ATTISEMENT	15
V EXTASE	16
VI MÉDIATION	17



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2003

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture réalisée par l'auteur

« *Le symbole même de l'Ode est celui-là* »

Composition et mise en page : *PAT&C<sup>€</sup>* / PhC

Ce e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur  
et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a ; LDA) et sa diffusion est interdite.